

peuvent entendre ! C'est à Londres qu'il rencontra Johann Christian Bach, dont il devint l'ami et transforma plusieurs sonates pour piano en concertos.

Cette anthologie, captée en public il y a trois ans à Londres, met en lumière, au milieu de compositeurs confirmés, plusieurs raretés. Fallait-il pour autant, dans ce double album, restituer à côté d'airs d'opéras et d'oratorios empruntés à Arne ou Pescetti ces brèves pièces tirées de pastiches populaires, signées Rush, Duni ou Bates ? Certes, les huit chanteurs, dont cinq sopranos, s'amuse bien à faire revivre ces babioles de circonstance.

Les airs virtuoses de Arne, du benjamin des Bach (*Adriano in Siria*) et l'aria inattendue du Napolitain Davide Perez (*Solomon*) permettent d'apprécier les voix fraîches et la technique solide mais pas toujours irréprochable de Helen Sherman, Anna Devin et Martene Grimson. La personnalité vocale d'Ana Maria Labin sort du lot et son autorité voluptueuse est bien celle d'une Judith (Arne), qui aurait toutefois gagné à peaufiner ses deux airs, où l'orchestre semble d'ailleurs déchiffrer.

L'air de concert *Va, dal furor portata KV 21*, du jeune Amadeus, dont les vocalises préfigurent celles d'Otto-vio, pose quelques problèmes à la voix un peu lourde du ténor Ben Johnson.

Les Mozartists (extension instrumentale de la Classical Opera Company pilotée par Ian Page) prêtent un dynamisme réjouissant à trois des premières symphonies de Mozart (les KV 16, 19 et 19a), manifestement mieux répétées que l'accompagnement des airs. Malgré une couleur d'ensemble assez fade, leur efficacité rythmique et aisance rhétorique s'inscrivent dans la grande tradition des baroqueux anglais. Il faudrait au clavecin de Steven Devine un peu plus d'imagination pour rendre justice au *Concerto op. 1 n° 6* de Johann Christian Bach, mais il se sort brillamment du finale, très enlevé. Au bout du parcours, la *Symphonie op. 7 n° 6* de Karl Friedrich Abel s'avère

euphorisante mais, puisque nous avons le choix, moins aboutie que la lecture de Michael Schneider avec sa Stagione Frankfurt (CPO).

Jean-Luc Macia

NOCTURNAL

Ψ Ψ Ψ Ψ Œuvres de Holborne,

Collard, Bachelier, Danyel, Byrd, Dowland, Johnson, Britten et anonyme.

Jakob Lindberg (*luth et luth « mandoré »*).

Bis (SACD). Ø 2018. TT : 1 h 23'.

TECHNIQUE : 4,5/5

TECHNIQUE SACD : 4,5/5



En passant de la guitare moderne au luth, le Suédois Jakob Lindberg a, de son propre aveu, regretté de devoir abandonner le

Nocturnal after John Dowland de Britten. Qu'à cela ne tienne : plusieurs décennies après, voici l'*Opus 70* de Britten, originellement conçu pour Julian Bream, set for lute par Lindberg himself. Ce n'est sans doute que justice : Britten lui-même a beaucoup pensé au luth en composant son *Nocturnal*. Et n'a-t-il pas copieusement arrangé les Anciens ? On oublie vite que le *Nocturnal* n'était pas au départ destiné au luth. C'est toutefois avec les pièces anciennes constituant la majeure partie de ce vaste programme que Lindberg séduit le mieux. Dans une sonorité chaleureuse, chaque œuvre révèle un jeu d'une impeccable précision. Sa netteté à toute épreuve se double d'une diversité appréciable.

Écoutons seulement la *Passingmeasures Pavan* de John Johnson et ses épisodes variés : Lindberg, sans jouer la carte d'un propos rhapsodique, met en valeur ici les réponses d'une voix à l'autre, là un trait savoureusement idiosyncrasique, ailleurs une belle mélodie, le tout sans jamais pointer du doigt. Il y a quelque chose de rassérénant dans la limpidité des contours, mais Lindberg se garde de tomber dans l'ascétisme. Il articule et rebondit dans *Muy Linda* de Holborne et s'y amuse élégamment des jeux rythmiques. Les lignes de la *Fancy* de Dowland se meuvent avec engagement. Tout au plus le musicien se montre-t-il parfois bien sage, comme dans *The English Nightingale*.

La citation du *Burwell Lute Tutor* placée en exergue résume à merveille ce qui se joue ici : « à partir d'objets morts et muets » (les partitions), Lindberg « puise une âme qui semble raisonnable ».

Loïc Chahine

ORATORIO

Ψ Ψ Ψ Ψ Œuvres de Caldara,

G. Bononcini, Gasparini, Porpora, et A. Scarlatti.

Blandine Staskiewicz (*mezzo*),

Les Accents, Thibaut Noally (*violin et direction*).

Aparté. Ø 2017. TT : 1 h 08'.

TECHNIQUE : 4/5



En 2014, l'entrée en scène discographique du mezzo conquérant de Blandine Staskiewicz se

faisait sous l'emblème de la « *Tempesta* », avec le bouquet de vocalises presto attendues (Glossa, *Quatre Diapason*). Certains airs à l'allure mystique du nouvel album sacré pourraient faire croire au calme venu après l'orage, mais cet « *Oratorio* » prolonge en vérité le récital précédent, lui ajoutant simplement l'assurance d'une carrière désormais lancée – notamment à Beaune dans le mémorable rôle-titre de *Il trionfo della Divina Giustizia* de Porpora, avec justement *Les Accents*. Deux arias en sont ici offertes, avec sept autres premières discographiques, extraites d'*Il martirio di San Giovanni* du même Porpora, *La castità al cimento*, *Santa Francesca Romana* et *Il martirio di Santa Caterina* de Caldara et *La conversione di Maddalena* de Bononcini.

Voilà qui prouve une belle curiosité de la mezzo et de Thibaut Noally, par ailleurs premier violon des Musiciens du Louvre. Dans une notice affûtée, Olivier Rouvière détaille ce programme sacré qui parle de Rome comme de Naples, Venise ou Vienne, de ferveur et d'audace virtuose, de drame et de poésie douloureuse ou extatique. Donc de ce subtil équilibre entre rhétorique et hédonisme au tournant du XVII^e et du XVIII^e... mais c'est là que le bât blesse : d'hédonisme point, ni même de demi-teinte, d'intériorité instable, de fêlure divine. Et n'attendez pas de second degré face aux exigences virtuoses.

Ce qui doit être fait est fait avec une ténacité exemplaire. Comparer Staskiewicz à Bartoli est sans doute injuste (qui en sortirait grandi ?), mais révélateur aussi. À l'ainée toute la palette de l'art oratoire, une stature majestueuse, une projection hors du commun et une technique propice à la diversité du chant ; à la Française une tension permanente, un timbre sans charme, des graves sans volupté, une voix minérale dont l'énergie déclamatoire ne se transforme par toujours en expression véritable. Mais cela, précisons bien, au disque : miroir déformant où nous ne retrouvons pas vraiment ce qui peut nous transporter quand Blandine Staskiewicz monte en scène.

Sophie Roughol

ORGUES HISTORIQUES DE MAJORQUE

Ψ Ψ Ψ Ψ Œuvres de Soler,

D. Scarlatti, Lidon (a), Aquilera de Heredia (b), Bruna (c).

Martin Schmeding (*orgues Jordi Bosch de Santanyi [a], Mateu Bosch de Sencelles et Gabriel Thomas de Campos [b], Majorque*)

Cybele (6 SACD).

Ø 2011. TT : 7 h 39'.

TECHNIQUE : 4,5/5

TECHNIQUE SACD : 5/5



Six disques consacrés aux orgues historiques de Majorque, dont trois au chef-d'œuvre du facteur

Jordi Bosch (1739-1801), un d'entretiens (avec l'interprète et le facteur d'orgues Gerhard Grenzing, hélas en allemand) et un livret de quatre-vingt-seize pages ! Coup de chapeau aux producteurs Ingo Schmidt-Lukas et Mirjam Wiesemann qui ont mené à bien ce projet avec un luxe de moyens devenu rare. La prise de son, magnifique, démontre la suprématie du SACD pour rendre la vivacité des attaques, la richesse harmonique et la présence acoustique dans les édifices de cette facture des Baléares. Facture qui ajoute à l'orgue ibérique des innovations techniques et une touche européenne particulière, avec ses influences françaises et germaniques.

Martin Schmeding en joue avec une virtuosité consommée. Ses Scarlatti,

Commandez vos disques sur
DIAPASONCD.COM
 voir pages ▶ 139-140